

## Groupe d'étude « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

06/12/2000

### *VERUM EST FACTUM*

## **Du providentialisme à l'histoire des peuples : philosophie de l'histoire ou théologie de l'histoire?**

La démarche de Vico est très traditionnellement apologétique, et paraît ne reconnaître de puissance créatrice à l'homme, à l'intérieur du monde civil qui est son oeuvre, que dans la mesure où cette oeuvre reste intégralement soumise à l'autorité de Dieu et, loin de l'entamer, consacre la gloire de celui-ci. Jusqu'à quel point alors est-il permis de dire que l'homme vichien est cause de lui-même ? Si l'humanité se fait en vue et en vertu d'une fin qui la dépasse, peut-elle encore être considérée comme étant le sujet de son histoire ? La radicalité du providentialisme soutenu par Vico paraît ne laisser subsister aucune ambiguïté à cet égard : "La Science nouvelle sera pour ainsi dire parler une démonstration de fait, une démonstration historique de la Providence, puisqu'elle doit être une histoire des décrets par lesquels cette Providence a gouverné à l'insu des hommes et souvent malgré eux la grande cité du genre humain" (1). "A l'insu des hommes et souvent malgré eux" : on ne saurait mieux dire que les hommes sont faits, et serait-on presque tenté de dire refaits, par les *corsi* et les *ricorsi* de leur histoire davantage qu'ils ne font celle-ci ; tout au plus en suivent-ils le mouvement, dont l'allure reste agencée, intriguée en fonction d'un dessein qui, à tout point de vue les dépasse puisqu'ils n'en ont réellement ni l'initiative ni même la conscience.

Comment alors, au moment où Vico a été redécouvert au XIXe siècle, en grande partie grâce à Michelet, a pu être véhiculé le mythe du penseur "prométhéen", qui, au nom du principe *verum est factum*, aurait le premier présenté l'humanité comme étant à elle-même son oeuvre ? Ce mythe est parfaitement illustré par une note de Michelet rédigée en mai 1854 à Nervi : "Vico enseigne comment les dieux se font et se refont, l'art de faire les dieux, les cités, la mécanique vivante qui trame le double fil de la destinée humaine : la religion et la législation, la foi et la loi. Donc c'est l'homme qui a fait tout cela. Il est incessamment son créateur, il fabrique sa terre et son ciel. Voilà le mystère révélé. Révélation si hardie que Vico en a peur lui-même et fait d'étonnants efforts pour croire qu'il est encore croyant... Vico,

c'est la mécanique par quoi les dieux se font et se refont. Avec le droit il refait les dieux" (2). On dirait presque que Michelet, ici, joue Vico contre lui-même, en poussant plus loin encore l'opération du retournement dans le retournement amorcée par celui-ci : à lire la note de Michelet, ce serait comme à son insu et quasiment malgré lui que Vico, foudroyé et presque aveuglé par l'illumination de sa découverte, aurait été le prophète d'une humanité souveraine qui se prouve à elle-même sa souveraineté en créant ses dieux. Il y aurait ainsi une sorte de providence au carré qui amène à lire Vico comme le fossoyeur de la Providence chrétienne, dont il s'est servi, sans s'en rendre compte, et lui-même apeuré par la nouveauté radicale de sa trouvaille, comme d'un rempart pour en conjurer les risques. C'est dans ce même esprit qu'une autre note du *Journal* de Michelet, datée du 4 juin 1854, donc presque exactement contemporaine de celle rédigée à Nervi, ouvre la perspective d'une relecture de Vico qui procède à un auto-dépassement de sa pensée, allant plus loin dans le sens qu'elle a ouvert : "Le grand XVIIIe siècle... n'est repris (en Italie) que par un géant (Vico), qui dépasse tout, contenant Feuerbach, etc., mais qui ne se sait pas lui-même et n'est pas su des autres" (3). Vico, ce serait déjà l'humanisme feuerbachien et la réappropriation effectuée par l'homme de ses dieux affirmée par celui-ci : mais, par là, tellement en avance sur son temps qu'il était alors impossible de s'en apercevoir, et que lui-même ne l'a pas su ; ce qui confirme son installation dans la position d'un absolu précurseur, (4) en excès sur ce que lui-même il avait conscience de dire, poussé en quelque sorte par l'urgence objective d'une révélation dont l'ampleur dépassait les limites de sa situation historique.

On comprend alors que ce soit sous le titre *Principes de la philosophie de l'histoire* que, en 182, Michelet ait publié son édition française de la *Scienza Nuova*. Celle-ci était précédée d'un "Discours sur la vie et la pensée de Vico" au début duquel on lit ceci : "Pendant que la foule suivait ou combattait la réforme cartésienne, un génie solitaire fondait la philosophie de l'histoire... La *Science Nouvelle* n'a été si négligée pendant le dernier siècle que parce qu'elle s'adressait au nôtre" (5). Le XIXe siècle est ainsi justifié d'avoir restitué à Vico la philosophie de l'histoire dont, sans le vouloir et sans le savoir, il avait été l'inventeur ignoré de soi et des autres. En 1827, l'expression "philosophie de l'histoire" résonnait en France sur le ton propre aux idées nouvelles. L'idée était même tellement nouvelle que Michelet avait estimé nécessaire de préciser quelques références permettant de la situer dans son champ propre, et son Discours sur Vico s'achevait sur l'indication d'une liste d'auteurs et de titres permettant d'en baliser la perspective : pour la France, Bossuet, Voltaire, Turgot, Condorcet, Mme de Staël, Walckenaër, Cousin ; pour l'Angleterre, Ferguson, Millar, Kames, Dunbar, Priestley ; pour l'Allemagne, Iselin, Herder, Kant, Lessing, Carus, Ancillon, Eichorn, Creuzer. Michelet ne connaissait sans doute pas alors Comte, dont l'opuscule fondamental (*Plan des travaux scientifiques nécessaires en vue de réorganiser la société*), qui, en référence implicite à Kant, abordait les grands thèmes de la philosophie de l'histoire préparatoires à l'énoncé de la "loi des trois états", avait été publié de manière confidentielle en 1822-24 par l'entremise de Saint-Simon. Mais on

s'étonne davantage de ne pas voir apparaître dans sa liste le nom de Hegel, qui allait ensuite figurer comme le représentant par excellence de la tendance philosophique se définissant par l'effort en vue de réconcilier histoire et raison. Toutefois, Hegel n'était pas tout à fait absent dans la liste en question, où il était indirectement représenté par la mention d'un article de Cousin présenté dans ces termes par Michelet : "très court, mais très éloquent, dans ses *Fragments philosophiques* ; écrit en 1818, imprimé en 1826 " (6).

Dans le contexte propre à la France, l'articulet de Cousin, imprégné de réminiscences hégéliennes assimilées de bouche à oreille (7) au cours de ses deux séjours à Heidelberg de 1817 et 1818, (8) avait à sa manière une valeur fondatrice. Il expliquait que l'histoire des historiens n'a qu'une valeur particulière de témoignage factuel, indifférent à la question philosophique fondamentale du sens de l'histoire. Voici un échantillon de l'éloquence cousinienne "Vous avez fait couler sous mes yeux le fleuve du passé ; vous m'avez fait connaître les pays qu'il a déjà traversés, les rivages qu'il a dévorés, les tempêtes qui ont soulevé ses flots, enfin l'histoire de son cours, à moi qu'il doit engloutir comme il a fait de mes devanciers. Mais quelle est donc la nature du mouvement qui l'emporte et quel est le but où il tend ? Pourquoi son cours est-il tantôt paisible tantôt orageux ? Ces irrégularités ne peuvent-elles être ramenées à quelque règle ? Ses mouvements n'ont-ils pas des lois ? Voilà ce que je veux savoir, ce qu'il m'importe de savoir ; car autrement, je ne sais rien, je n'aperçois de tous côtés que des événements insignifiants et les jeux accidentels d'une destinée capricieuse. Or qu'est-ce que la science de ce qui est accidentel?" (9). De là la nécessité d'aller chercher sous la surface des événements relatés par les historiens la loi de développement qui les lie les uns aux autres et leur confère leur signification profonde à l'intérieur du cadre global ainsi défini : "Ce seraient alors les idées diverses représentées par les divers peuples qu'il faudrait atteindre et dégager. Ce serait là la véritable histoire de l'humanité, son histoire intérieure, qui serait à l'autre histoire ce que la minéralogie et la chimie sont aux simples perceptions des sens... Pourquoi, comme on raconte les événements sans liaison nécessaire qui composent la vie extérieure du genre humain ne rétablirait-on pas entre ces événements arbitraires l'ordre véritable qui les rapproche et les explique, en les rapportant au monde supérieur, duquel ils participent ? Ce serait là la science historique par excellence...(10)" . Et, pour conclure, Cousin justifiait, en se plaçant lui-même au point de vue de cette histoire rationnelle qui montre que les choses doivent se produire quand leur moment est venu, l'émergence récente de cette exigence de compréhension en profondeur du sens de l'histoire, exigence selon lui inconnue des Anciens. "Nous sommes las, nous autres modernes, de cette face du monde qui change sans cesse ; et il était naturel que nous finissions par nous demander ce que signifient ces jeux qui nous font tant de mal ; si la destinée humaine reste la même, gagne ou perd, avance ou recule au milieu des révolutions qui la bouleversent; pourquoi il y a des révolutions, ce qu'elles enlèvent et ce qu'elles apportent ; si elles ont un but, s'il y a quelque chose de sérieux dans toutes ces agitations et dans le sort général de l'humanité. Toutes ces questions, à peu près inconnues à l'antiquité, commencent à

troubler les âmes et à agiter sourdement toutes les têtes pensantes..." (11). Et dans les toutes dernières lignes de son texte qui se présentait achevé par des points de suspension, Cousin évoquait "une doctrine élevée au milieu du siècle dernier, vaste comme la pensée de l'homme, brillante comme l'espérance, accueillie d'abord avec enthousiasme, aujourd'hui trop délaissée, et qui sera toujours l'asile de toutes les âmes d'élite" (12), et citait, seules références explicites indiquées par lui, Turgot et "l'homme célèbre qui, sous le glaive révolutionnaire, éleva à cette idée un si vaste monument", Condorcet bien sûr. Ceci revenait à exploiter le contenu de la philosophie hégélienne de l'histoire en le nationalisant, en le francisant, selon la logique d'une démarche constamment suivie par Cousin, mais dont il n'était pas lui-même tout à fait dupe.

C'est Cousin, grand promoteur d'éditions de textes (13), qui avait incité Michelet à éditer Vico en langue française (14). Et on comprend comment le providentialisme vichien paraissait susceptible d'être récupéré dans le contexte d'une "philosophie de l'histoire" qui expliquait les événements de l'histoire humaine, reprenons les termes utilisés par Cousin, "en les rapportant au monde supérieur duquel ils participent". Comme Vico, dont il devait avoir lui-même une connaissance très superficielle, mais, avec son flair habituel, il avait deviné qu'il s'agissait de quelque chose d'important, Cousin était, sur le fond, un platonicien, et c'est à partir de ses lectures platoniciennes qu'il avait bricolé son concept de "raison impersonnelle", sorte de Dieu laïc dont les évêques de France n'avaient pas tardé à comprendre qu'il était une arme de guerre contre l'Eglise catholique (15). Lorsqu'il avait écrit "De la philosophie de l'histoire", Cousin, sans doute affilié alors à la Charbonnerie, pouvait se sentir proche d'idéaux révolutionnaires au nom desquels les hommes ont, en dernière instance, la responsabilité de leur histoire qu'ils doivent faire à leurs frais et à leurs risques : et ceci le conduisait à assumer l'héritage de la philosophie des lumières. Mais le politicien "doctrinaire" qu'il était n'a pas tardé à retourner ce révolutionnarisme juvénile en conservatisme éclairé par les lumières de la monarchie constitutionnelle. Et son platonisme édulcoré par un cartésianisme vaguement kantianisé, qui devait l'amener finalement à diaboliser la philosophie hégélienne dont il s'était d'abord inspiré (16), allait déboucher sur la mise en oeuvre d'un rationalisme en quelque sorte "tout terrain", étirable et adaptable au gré des circonstances, selon que celles-ci appelaient un petit coup à gauche ou un petit coup à droite, modèle d'une pensée opportuniste bien calée sur les valeurs "du vrai, du beau, du bien".

Plus tard, Michelet déclarera ne devoir rien, ou presque, à Cousin : "Il ne m'avait donné aucune direction, ne m'avait dit que des choses vagues. Il ne soupçonnait pas la portée de la *Scienza Nuova* " (1869) (17). Traduisons : il n'avait pas compris la portée "prométhéenne" de la démarche de Vico, qui fait vraiment rupture dans l'histoire des idées : il n'avait pas osé tirer toutes les conséquences du principe selon lequel les hommes font leur histoire, dont ils détiennent eux-mêmes la clé au nom du principe *verum est factu* . Mais que signifie au juste la formule : les

hommes font leur histoire ? Quels hommes ? Que sont ou qui sont ces hommes qui font leur histoire dont ils sont ou deviennent ainsi le(s) véritable(s) "sujet(s)" ?

Au moment de la publication de ses *Oeuvres Complètes*, dans l'Avant-Propos du volume de celles-ci consacré à Vico, Michelet citait cet extrait de l'Introduction à son *Histoire Romaine* : "Le mot de la *Scienza Nuova* est celui-ci : l'humanité est son oeuvre à elle-même. Dieu agit sur elle, mais par elle. L'humanité est divine, mais il n'y a point d'homme divin. Ces héros mythiques, ces Hercule dont le bras sépare les montagnes, ces Lycurgue et ces Romulus, législateurs rapides, qui, dans une vie d'homme, accomplissent le long ouvrage des siècles, ce sont les créations de la pensée des peuples. Dieu seul est grand. Quand l'homme a voulu des hommes-dieux, il a fallu qu'il entassât des générations en une personne, qu'il résumât en un héros les conceptions de tout un cycle poétique. A ce prix il s'est fait des idoles historiques, des Romulus et des Numa. Les peuples restaient prosternés devant ces gigantesques ombres. Le philosophe les relève et leur dit : Ce que vous adorez, c'est vous-mêmes, ce sont vos propres conceptions... Ces bizarres et inexplicables figures qui flottaient dans les airs, objet d'une puérule admiration, redescendent à notre portée. Elles sortent de la poésie pour entrer dans la science. Les miracles du génie individuel se classent sous la loi commune. Le niveau de la critique passe sur le genre humain. Ce radicalisme historique ne va pas jusqu'à supprimer les grands hommes. Il en est sans doute qui dominant la foule, de la tête ou de la ceinture ; mais leur front ne se perd plus dans les nuages. Ils ne sont pas d'une autre espèce ; l'humanité peut se reconnaître dans toute son histoire, une et identique à elle-même" (18).

Ce texte est remarquable. Il explique qu'il y a dans les hommes quelque chose de divin qui est représenté par l'existence des peuples et non par celle des individus. C'est à partir du moment où elle devient histoire des peuples que l'histoire permet à l'humanité de "se reconnaître dans toute son histoire une et identique à elle-même", et non comme une collection d'individus se succédant dans le temps et coexistant dans l'espace. Le vrai Dieu, c'est l'homme, mais cela n'empêche que "Dieu seul est grand", pour autant qu'il est représenté dans l'histoire, non par les hommes ou par des hommes, mais par les peuples, qui, tous ensemble, de leur ronde, tracent un cercle idéal. De ce point de vue, Michelet, du moins le Michelet qui écrit cette page, et qui lit et traduit Vico, est profondément hégélien, alors que Cousin n'a été que très provisoirement hégélien en surface. "L'humanité est son oeuvre à elle-même", cela se comprend de la manière suivante : "Dieu agit sur elle mais par elle" : ce qui n'est autre qu'une retranscription de la formule de la ruse de la raison, qui, au-delà de son autonomie apparente, renvoie l'histoire à l'hétéronomie d'une téléologie qui la manipule et la dépasse. L'Esprit, Dieu, se sert des hommes pour faire l'histoire à leur place en vue de satisfaire ses propres intérêts : et c'est pourquoi il crée les peuples, dans lesquels les existences individuelles sont immergées ; et ces peuples sont le vrai matériau dont l'humanité est faite et que l'histoire travaille, dans des conditions telles que les individus, qui, sur le plan propre à leur existence particulière, croient "faire" leur histoire, sont voués à se

méprendre sur le sens réel de leur activité qui ainsi, à tous les sens du mot, leur échappe.

Le paradoxe est donc que les hommes font l'histoire, une histoire qui n'est pas véritablement, du moins pas tout à fait, "leur" histoire, sans le savoir; et c'est pourquoi il faut une philosophie de l'histoire pour leur restituer cette connaissance d'eux-mêmes qui ne leur est pas directement accessible, cette science pratique dont ils ne disposent pas en pratique, puisqu'elle est l'expression d'une Providence qui agit en eux, à leur insu et même malgré eux. *Verum est factum*: on en revient à l'interprétation selon laquelle est vrai ce qui est voulu et fait par Dieu, et par lui seul. Dans son *Discours sur le système et la vie de Vico*, Michelet paraphrase ainsi ce dernier : "Admirons la Providence qui permet qu'à une époque où les hommes étaient incapables de discerner le droit, la raison véritable, il trouvassent dans leur erreur un principe d'ordre et de conduite" (19). "Le miracle de sa constitution, c'est qu'à chacune de ses révolutions, elle trouve dans la corruption même de l'état précédent les éléments de la forme nouvelle qui peut la sauver. Il faut bien qu'il y ait là une sagesse au-dessus de l'homme. Cette sagesse ne nous force pas par des lois positives, mais elle se sert pour nous gouverner des usages que nous suivons librement. Répétons donc ici le premier principe de la Science nouvelle : les hommes ont fait eux-mêmes le monde social tel qu'il est ; mais ce monde n'en est pas moins sorti d'une intelligence, souvent contraire, et toujours supérieure aux fins particulières que les hommes s'étaient proposées. Ces fins d'une vue bornée sont pour elle les moyens d'atteindre des fins plus grandes et plus lointaines"(21). C'est en agissant librement à leur point de vue que les hommes, peuples et individus confondus, se placent au service de l'idée dont ils sont la réalisation. Là est le secret de la philosophie de l'histoire : elle n'est en fait rien d'autre qu'une théologie de l'histoire. Le progrès est une notion fondamentalement religieuse, et il a fallu, pour lui donner des bases scientifiques ou prétendues telles, ériger la science elle-même en religion, et pourrait-on dire en religion pratique, ce qui a été l'une des grandes affaires du XIXe siècle.

C'est donc ainsi que Michelet lit Vico. Mais sa lecture est-elle correcte ? Reportons nous aux textes originaux dont les passages qui viennent d'être cités proposent une paraphrase. A propos de la Providence incarnée dans "la grande cité du genre humain", Vico écrit : "Quoique ce monde ait été créé particulièrement et dans le temps, les lois qu'elle lui a données n'en sont pas moins universelles et éternelles. Dans la contemplation de cette Providence éternelle et infinie la Science nouvelle trouve des preuves divines qui la confirment et la démontrent. N'est-il pas naturel en effet que la Providence divine, ayant pour instrument la toute-puissance, exécute ses décrets par des moyens aussi faciles que le sont les usages et coutumes suivis librement par les hommes... que, conseillée par la sagesse infinie, tout ce qu'elle dispose soit ordre et harmonie... qu'ayant pour fin son immense bonté, elle n'ordonne rien qui ne tende à un bien toujours supérieur à celui que les hommes se sont proposé ? Dans l'obscurité jusqu'ici impénétrable qui couvre l'origine des nations, dans la variété infinie de leurs moeurs et de leurs coutumes, dans

l'immensité d'un sujet qui embrasse toutes les choses humaines, peut-on désirer des preuves plus sublimes que celles que nous offriront la facilité des moyens employés par la Providence, l'ordre qu'elle établit, la fin qu'elle se propose, laquelle fin n'est autre que la conservation du genre humain ?" (22). L'idée est donc bien la même que celle reprise par Michelet : les hommes agissent "librement", en se donnant collectivement, populairement, des moeurs et des coutumes qui leur conviennent et auxquelles ils conviennent, et, ce faisant, ils exécutent un dessein sublime, tellement sublime qu'ils ne peuvent en être que les servants aveugles. Agir librement veut donc dire : suivre spontanément, instinctivement, le mouvement d'un élan unanime dont l'impulsion, qui ne peut être ramenée dans les limites d'aucune initiative particulière, ne peut venir que de "Dieu". Les hommes, pris en tant que peuples, agissent librement : mais leur liberté est au service de fins rationnelles qui ne relèvent pas de leur décision et ne peuvent être rapportées qu'à la Providence.

C'est pourquoi, aux vérités déduites par le raisonnement, qui ne jouent aucun rôle dans le déroulement réel de l'histoire dont elles ne peuvent tout au plus qu'effectuer, à distance, une rétrospection, alors que tout a été accompli, l'authentique science pratique substitue les certitudes, entendons les convictions, véhiculées par le sens commun, qui sont l'élément dans lequel baigne toute l'histoire humaine, au cours de laquelle les hommes font tout autre chose que ce qu'ils croient. "L'étude des actes de la liberté humaine, si incertaine de sa nature, tire sa certitude et sa détermination du sens commun appliqué par les hommes aux nécessités ou utilités humaines, double source du droit naturel des gens (23). Le sens commun est un jugement sans réflexion partagé par tout un ordre, par tout un peuple, par toute une nation ou par tout le genre humain"(24). A l'articulation de l'individuel et du collectif, puisqu'il est ce qui insère chaque homme dans l'ordre, le peuple, la nation, voire l'humanité tout entière, le sens commun est cette conviction partagée qui, du fait d'être partagée, convertit en liberté le jeu des nécessités et des utilités. On dirait dans un autre langage que, dans l'histoire que les hommes "font", qui est en fait l'histoire qu'ils ont, tout est affaire d'opinion et d'idéologie.

Ce point est bien illustré par la reconstitution proposée par Vico des commencements précaires et balbutiants de cette histoire, qui correspondent au moment où a été amorcé le processus de l'humanisation de l'homme par lui-même. "La vertu commença par l'effort (25). Les géants enchaînés sous les monts par la terreur religieuse que la foudre leur inspirait s'abstinrent désormais d'errer à la manière des bêtes farouches dans la vaste forêt qui couvrait la terre, et prirent l'habitude de mener une vie sédentaire dans leurs retraites cachées, en sorte qu'ils devinrent plus tard les fondateurs des sociétés. Voilà l'un de ces grands bienfaits que dut au ciel le genre humain, selon la tradition vulgaire, quand il régna sur la terre par la religion des auspices. Par suite de ce premier effort, la vertu commença à poindre dans les âmes. Ils continrent leurs passions brutales, ils évitèrent de les satisfaire à la face du ciel qui leur causait un tel effroi, et chacun d'eux s'efforça

d'entraîner dans sa caverne une seule femme dont il se proposait de faire sa compagne pour la vie. Ainsi, la Vénus humaine succédant à la Vénus brutale, ils commencèrent à connaître la pudeur, qui, après la religion, est le principal lien des sociétés. Ainsi s'établit le mariage, c'est-à-dire l'union charnelle faite selon la pudeur et avec la crainte d'un Dieu. C'est le second principe de la Science nouvelle, lequel dérive du premier (la croyance en une Providence)" (26). C'est sous l'effet de la terreur suscitée par les événements extraordinaires du ciel et de la terre, origine de leurs premières superstitions (27), que les géants, ces hommes d'avant l'homme qui allaient faire l'homme, ont pris sur eux, en s'y efforçant, de cacher leurs relations sexuelles dans les entrailles de la terre, ce qui eu pour effet de les stabiliser en les amenant à pratiquer, dans un cadre strictement familial, des formes primitives de vie commune, et les a ainsi préparés à distance à devenir fondateurs de cités, ce pour quoi ils n'ont eu besoin ni d'un Moïse ni des Tables de la loi dont ils ont su par eux-mêmes découvrir le contenu. C'est donc contraints et forcés qu'ils se sont engagés dans la seule issue que leur "sens commun" leur présentait comme praticable, et qui devait être la première figure historique de leur "liberté".

L'humanisme vichien consiste donc dans le fait d'avoir complètement naturalisé l'idée de Providence, ainsi déchargée du recours à une Révélation explicite. Personne n'a dit aux hommes, du moins personne n'a dit aux "Gentils", ce qu'ils devaient faire : ils ont dû le trouver par eux-mêmes, par leurs efforts, en y mettant tout le prix de leur *conatus*, sans aide et sans conseils extérieurs. Mais il n'en reste pas moins que leur voie, à leur insu, était toute tracée dans la mesure où elle était la seule possible, la seule conforme à leur nature d'animaux religieux et en conséquence sociables, pour autant que ce sont leurs croyances, leur sens commun, leur " idéologie ", qui les ont amené à vivre en hommes socialement.

Copyright Pierre Macherey

## Notes

(1) *Scienza Nuova*, I, chap. 4, Michelet, p. 361.

(2) Cité par A. Pons, Avant-propos à l'édition française de la *Vie de G.B. Vico écrite par lui-même*, Grasset, 1981, p. 14. (f. également l'article d'A. Pons "Vico et la pensée française", *Les Etudes philosophiques*, n° 3-4, 1968).

(3) Cité par A. Pons, id.

(4) Michelet écrit en 1831 dans la Préface de son *Histoire romaine* : "Dans le vaste système du fondateur de la métaphysique de l'histoire existent déjà en germe du moins tous les travaux de la science moderne. Comme Wolf, il a dit que l'*Illiade* était l'oeuvre d'un peuple, son oeuvre savante et sa dernière expression, après plusieurs siècles de poésie inspirée. Comme Creuzer et Goerres, il a fait voir des



idées, des symboles dans les figures héroïques ou divines de l'histoire primitive. Avant Montesquieu, avant Gans, il a montré comment le droit sort des moeurs des peuples, et représente fidèlement tous les progrès de leur histoire. Ce que Niebuhr devait trouver par ses vastes recherches, il l'a deviné, il a relevé la Rome patricienne, fait revivre ses curies et ses gentes . Certes, si Pythagore se rappela qu'il avait, dans une vie première, combattu sous les murs de Troie, ces Allemands illustres auraient dû peut-être se souvenir qu'ils avaient déjà vécu tous en Vico. Tous les géants de la critique tiennent déjà, et à l'aise, dans ce petit *pandemonium* de la *Scienza Nuova*" (cité par A. Pons, op. cit., p. 13).

(5) Michelet, p. 9.

(6) A. Pons indique qu'avant d'être intégré au recueil des *Fragments philosophiques*, ce texte avait paru en 1824, comme supplément au t. 3 de l'édition française de *l'Histoire abrégée des sciences morales et politiques* de Dugald Stewart. L'histoire de l'édition des textes de Cousin est un indescriptible casse-tête.

(7) Cousin, qui ne comprenait pas l'allemand, s'était fait expliquer en gros, très en gros, le contenu des livres et des cours de Hegel par celui-ci et par ses élèves, ainsi que par Louis Bautain, qui lui avait servi d'interprète au cours de son second séjour à Heidelberg. Hegel, lui, le "pangermaniste", maîtrisait parfaitement la langue française. Le fameux cours de 1828, "Introduction à l'histoire de la philosophie", qui devait faire la gloire de Cousin, est un démarquage de l'Introduction aux Leçons sur la philosophie de l'histoire de Hegel, dont Cousin s'était fait prêter et traduire les notes.

(8) Cousin devait retrouver Hegel à Berlin en 1825, à l'occasion du long séjour qui avait fait suite à son incarcération par la police prussienne, puis à nouveau à Paris en 1827, lorsque Hegel, qu'il amusait, était venu lui rendre sa visite.

(9) V. Cousin, *Fragments philosophiques*, éd. 1838, t. I, p. 234.

(10) *Id.*, p. 237-8.

(11) *Id.* , p. 239.

(12) *Id.*

(13) Ceci est un aspect essentiel de son apport à l'histoire de la philosophie en France.

(14) Au même moment, il suggérait à Quinet d'en faire autant pour Herder.

(15) Ceci fut l'enclencheur de la "querelle du panthéisme", qui dura de 1830 à 1850, bien différente dans ses enjeux du *Pantheismusstreit* qui s'était déroulé une cinquantaine d'années plus tôt en Allemagne.

(16) Ce rejet a marqué toute l'histoire de l'Université française, qui n'a redécouvert Hegel que très tardivement, au milieu du XXe siècle.

(17) Cité par A. Pons, op. cit. p. 12.

(18) Ed. cit., p. 3-4.

(19) Ed. citée, p. 35. Ici encore, on croirait lire Pascal: "Grandeur - Les raisons des effets marquent la grandeur de l'homme d'avoir tiré de la concupiscence un si bel ordre" (*Pensées*, Lafuma, 106). Mais cette grandeur, qui est dans l'homme sans qu'il en comprenne réellement la nature, vient-elle de l'homme et s'explique-t-elle seulement par lui ? Il serait quand même étrange de faire de Pascal la figure tutélaire d'un humanisme.

(20) Le paragraphe précédent rattache celle-ci à "la République de l'univers".

(21) Michelet., p. 42-43.

(22) *Scienza Nuova*, I, chap. 4, Michelet, p. 361-362.

(23) Note de Michelet : "Le "droit naturel des gens" a, dans Vico, une signification très étendue. Il comprend non seulement les rapports des sociétés entre elles, mais même tous les rapports des individus entre eux."

(24) *Scienza Nuova*, I, chap. 2, ax. 11 et 12, Michelet, p. 311.

(25) Le texte original de Vico précise le sens de cet "effort" par une référence explicite au *conatus* éliminée dans la traduction de Michelet.

(26) *Scienza Nuova*, II, chap. 4 ("de la morale poétique, et de l'origine des vertus vulgaires qui résultèrent de l'institution de la religion et des mariages"), Michelet, p. 436.

(27) Cette explication de l'origine des religions se retrouvera chez Hume et chez Smith et sera reprise par Comte. Ce n'est pas de la contemplation sereine de l'ordre et de l'harmonie du monde qu'est issue la représentation du divin, mais de l'émotion suscitée par ses désordres, qui paraissent rompre le cours naturel des choses. Cf. sur ce point G. Canguilhem, "Histoire des religions et histoire des sciences dans la théorie du fétichisme chez Auguste Comte", in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, éd. Vrin, 1968, p. 81 et sq.

